

Synode régional PACCA - 17, 18, 19 novembre 2017
Site-Mémorial du Camp des Milles

Culte d'ouverture du synode, vendredi 17

Balance ton Paul - 1 Corinthiens 11/3-12

Quel merveilleux texte, n'est-ce pas !

Pas moyen de faire autrement, dès les premiers versets, il nous plonge dans une multitude d'émotions diverses. Peut-être qu'il nous confirme dans ce que nous pensons sans trop oser le dire, sans doute il nous dérange, il nous interpelle, il nous agace. Peut-être aussi qu'il nous révolte et fait monter en nous l'indignation dans ce temps où notre société se bat précisément pour reconnaître la même dignité et la même place à tout être humain point e point s –l'écriture inclusive à l'oral ça passe mal, non ?

Bref, sans doute une multitude de questions se posent à l'écoute de ce texte. Et outre son contenu, je n'exclue pas que certains se demandent pour quelle raison je l'ai choisi pour ouvrir ce synode. A la limite, il aurait été compréhensible -quoiqu'inacceptable- qu'il soit utilisé à l'occasion de l'aumônerie du synode de Clermont Ferrand en 1966, Synode national au cours duquel s'est posé la question du ministère pastoral féminin. A la limite nous pourrions comprendre que dans un tel contexte il soit pris, lu, commenté dans les discussions et qu'à travers lui se lise et se dessine éventuellement la vie de l'église. Mais aujourd'hui, face à un tel texte et dans ce lieu ici au camp des milles, qui par son existence même proclame la liberté et la responsabilité de chacun, je suis sûre que certains seraient bien plutôt tentés par un #balance ton Paul.

Revenons alors quelques instants sur ce texte.

Personnellement –puisque c'est là une invitation de réflexion que le synode nous fait, il y a une chose qui écorche mon espérance dans ce passage. C'est l'affirmation selon laquelle le chef ou la tête de la femme, c'est l'homme. Affirmation rendu plus âpre encore par le verset 7 qui ajoute que la gloire de la femme c'est l'homme, qu'elle lui doit son origine, et en conclusion ce verset 10 : c'est pourquoi la femme doit avoir sur la tête une marque de son autorité.

Pour tenter concilier ce que je comprends -soit l'inacceptable démonstration de la subordination de la femme à l'homme, et ce que j'espère -soit la même reconnaissance, la même dignité et la même liberté pour chacun quel que soit son genre, je pourrais donc tenter une lecture rationnelle et me rappeler tout ce que j'ai appris : soit que Paul est un homme de son temps, qu'il n'est pas un révolutionnaire du système, seulement peut être des relations.

Je pourrais également me souvenir du contexte dans lequel cette épître a été écrite. Les mœurs de Corinthe n'étaient pas des plus conservatrices, voir plutôt marquées par une très grande frivolité et, comble de l'intolérable, les femmes prenaient de plus en plus de liberté. Ah ! Ces femmes...

Je pourrais tenter de contextualiser les propos de Paul pour les rendre supportables, je pourrais aussi m'abstenir de me confronter à ces passages qui me dérangent, je pourrais également -comme font un certain nombre de mes contemporains- refermer ma Bible avec fracas et croire que ce qu'elle dit est désormais désuet et n'apporte plus rien à mon existence libre.

Mais je peux aussi me poser la question, est-ce que dans ce texte que j'ai lu, je n'ai pas d'abord écouté mon indignation, mes a priori, mes batailles, mes peurs et mes chagrins. Est-ce qu'en lisant ce texte, je n'ai pas d'abord laissé la place au bruit de mes convictions ?

Si je fais taire en moi ce que je crois et ce que j'ai perçu de ce texte, je m'aperçois que, dès le début il formule un principe que j'ai lu comme un détail sans importance tant mon esprit se révoltait, alors que c'est sans doute un principe fondamental ! Indignée par la soumission proclamée de la femme à l'homme, en rien consolée par celle de l'homme au Christ ni celle de Christ à Dieu, je n'ai pas porté attention à la mention selon laquelle la femme, comme l'homme prophétise et prie. L'aviez-vous relevé ?

Le problème que soulève ce texte n'est pas alors de savoir si la femme est soumise à l'homme comme l'homme au Christ, mais de reconnaître à la femme que tout comme l'homme, en Christ ou à cause de Christ, elle a autorité pour prier et prophétiser. Et l'on retrouvera cette idée dans l'épître aux galates, lorsque Paul rappellera qu'en Christ il n'y a plus, ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme.

Comme l'homme, la femme prie et prophétise. Dans une société où l'on affirme que : la femme est inférieure à l'homme en toutes choses. Aussi doit-elle obéir, non pour s'humilier, mais pour être dirigée, car c'est à l'homme que Dieu a donné la puissance » dicit Flavius Josèphe (*Contre Appion*, II, 24), il est aisé d'imaginer qu'à la lecture de ce passage, l'indignation a saisi l'auditoire. Seulement, cette indignation n'était probablement pas la même que la mienne !

Sous couvert de ne pas trop troubler la conception de la place de chacun, de l'homme et de la femme dans la société, Paul préconise que les femmes de Corinthe (Corinthe ! on ne parle pas des autres !) portent sur leur tête une marque de leur autorité. Ce faisant, non seulement il ne leur retire pas la prière ou la prophétie, mais il demande à tous qu'elles soient reconnues au même titre que celles prononcées par des hommes. C'est ainsi qu'au verset 10 le mot *exousia*, qui signifie le pouvoir de choisir ou la liberté d'agir et que nous traduisons par « autorité », ne se rapporte pas au devoir de la femme par rapport à l'homme, mais à la femme par rapport à sa parole, à une parole libérée. C'est l'autorité de la femme, autorité à prier et prophétiser qui est affirmé.

Alors ?!

Demander que soit reconnue l'autorité de la parole d'une femme qui prie et prophétise c'était fort non ? Et nous serions passés à côté d'un tel texte à cause du bruit de notre indignation, de notre culture, de nos combats ?

Certes la lecture que je viens de faire de ce texte reste partielle, mais elle nous montre surtout une chose, c'est que lorsque nous ouvrons la Bible, nous l'ouvrons avec ce que nous sommes, avec nos histoires, nos principes, nos valeurs, avec nos joies et nos soucis, et cela est bon. Nous l'ouvrons aussi avec cette norme sociale qui est la nôtre, cette ambiance sociétale qui bouge sans cesse et semble chercher un équilibre sans vraiment y parvenir.

Alors ce texte me semble alors une très belle illustration du fait que lorsque nous ouvrons la Bible nous n'arrivons jamais neutre, et peut être nos yeux s'attachent à ce qui nous agace ou ce qui nous plait et on le sait bien, là où vont nos yeux, là aussi se dirige notre être. Qu'au moment où s'ouvre ce synode, au moment où nous nous apprêtons à réfléchir collectivement à savoir comment la Bible nous met en chemin et nous appelle comme témoins de Jésus-Christ dans le monde aujourd'hui, je souhaite à chacun la joie de faire silence et de se laisser déplacer, de se laisser étonner.

Pasteur Noémie Woodward
Sanary-La Seyne

Culte du samedi

« C'est pas ma faute à moi » Jérémie 20/7-9

Ce texte de Jérémie n'avait jusqu'à lors jamais vraiment retenu mon attention. Il faut dire que jusqu'à présent la traduction que j'en avais paresseusement lue disait : *Tu m'as dupé Seigneur et je me suis laissé duper.*

Pour une raison obscure, je n'avais pas trouvé cela très inspirant, duper, tromper... Puis, une autre traduction est venue me rencontrer. Cette traduction proposait le verbe séduire au lieu de duper. Voilà qui n'est pas tout à fait semblable et qui soudainement plaisait davantage à mon esprit. *Tu m'as séduit Seigneur et je me suis laissé séduire.* Impossible de ne pas me souvenir qu'en latin classique séduire, signifie conduire à soi, emmener à part, à l'écart. Certes le latin ecclésiastique y voit quant à lui la corruption. Mais j'aime autant le latin classique.

Mettre à l'écart, conduire à soi... N'est-il pas joyeux en effet, comme promesse, de savoir que le Seigneur nous conduit à lui, nous emmène à part, à l'écart ? Tant de personnes rêvent d'être choisies. Choisi par l'ami, choisi par le publique de The Voice, ou Kolantha, choisi pour travailler ensemble à la proclamation de la parole –enfin non, ça il n'y a peut-être pas tant de personnes qui en rêvent.

Bref, tant de personnes rêvent d'être choisies, choisies simplement parce que si elles le sont, cela dit quelque chose d'elles, quelque chose de l'ordre de la reconnaissance, du nom. Cela dit quelque chose d'elle et atteste le sérieux de leur existence... et dans notre société cela dit aussi quelque chose de l'ordre de la valeur ou de la compétence ! Alors je pourrais me dire que si le Seigneur m'a séduit, conduit à lui, mise à part, à l'écart, c'est que quelque part, ce que je suis est digne de lui...

Et alors, sur de telles paroles, avec de telles supputations, je pourrais restaurer et affermir mon être. Ainsi pourrais-je penser : « *Le Seigneur a daigné porter son regard favorable sur moi, moi qui ne suis qu'un vil et misérable pécheur ...* » Et à la fin nous aurions tous dit « *amen amen alleluia le Seigneur nous aime tels que nous sommes* », et nous aurions été emplis d'émotion –à défaut peut être d'esprit, parce qu'une prédication sérieuse de la parole ne peut quand même se satisfaire de ce seul constat.

La Bible, soit on la prend à la lettre, soit on la prend au sérieux avons-nous entendu hier... le sérieux c'est à la fois lire les mots, les décortiquer, les comprendre et laisser émerger ce que la foi en entend.

Mais ça c'était avant. Avant que je ne commence à travailler le texte et surtout avant que je découvre que ce verbe que j'ai choisi de traduire par séduire en place de duper ou abuser, c'est le même que celui que nous retrouvons dans le récit de Genèse lorsqu'il est dit que le serpent séduit, abuse ou trompe la femme. Et que peut être ce mot -au moins dans sa racine hébraïque- n'est pas aussi joyeux et joli que ce que je veux bien l'entendre ou en dire.

Ah. Et le pire, c'est que cette précision du sens est corroborée par une étude de Thomas Romer qui précise que le terme est tellement violent, que nous pourrions même traduire le texte ainsi, « *tu m'as violé Seigneur et je me suis laissée violé* ». C'est tout de suite beaucoup moins drôle.

Perplexe quelques instants, et songeant à nouveau au récit de Genèse, j'ai pensé que violence ou pas, de toute façon la femme avait vraiment bien fait de se laisser séduire. D'une part parce que jusqu'à présent, personne ne lui avait adressé la parole, et franchement ne pas adresser la parole à une femme c'est quand même l'empêcher de parler -et admettez que ce n'est pas très sympa, d'autre part, il est observable que c'est bien parce qu'elle s'est laissée séduire qu'elle est devenue Eve, c'est à dire la vivante. Elle est devenue la vie, celle qui porte la vie, celle qui produit la vie.

C'est parce qu'elle a croqué dans le fruit défendu que les notions de choix, renoncement et de responsabilité se sont liés à celui de la connaissance. Et c'est bien dans la connaissance, le choix et la responsabilité que s'expriment la joie et la liberté. Vivre sans tout cela ? Quel intérêt ? La femme, parce qu'elle s'est laissée séduire, est devenue Eve, source de vie et notez au passage sa générosité, elle a même partagé avec l'homme ! Si ce n'est pas joli ça !

Voici donc que je retombe sur mes pieds. « Tu m'as séduit Seigneur et je me suis laissé séduire ». A nouveau l'idée me semble défendable, même dans une certaine forme de violence. Défendable car en fruit de cette séduction, cette promesse : lorsque je me laisse séduire je peux porter la vie. Une parole de vie. Lorsque j'abandonne mon être, mes résistances, mes doutes, mes plaintes, mes prétentions à cette parole, même si elle me fait violence, par elle je peux produire la vie.

C'est là mon premier point.

Mon second point concerne justement cette violence, ce sentiment d'être abusé. Il est vrai que lorsque l'on écoute Jérémie et particulièrement la suite de ce passage où il maudit le jour où il est né, nous pourrions nous demander si vraiment avoir des paroles de vie est tellement désirable...

Et il faut bien admettre que dans la relation à Dieu il y a quelque chose de l'ordre de la séduction et de la violence. Là où je voyais la possibilité de me laisser porter par un Dieu tout puissant, là où je pensais pouvoir m'amender de ce que j'ai pu faire en sacrifice divers, là où je pensais pouvoir acheter Dieu et mon salut, je me retrouve « coram Deo » devant Dieu, c'est à dire responsable. Là où je pensais pouvoir être serf il me dit : choisit. Choisit la vie et il me donne la liberté.

Il y a de la violence car là où je voyais la possibilité de me laisser porter par des principes clairement établis, il m'est dit des paroles difficiles telles que aimer mon prochain, ou que la grâce m'est déjà offerte, et que les mots de la Bible ne sont finalement que le miroir de l'humanité, où l'être tente de se comprendre en relation avec lui-même, avec autrui et avec Dieu.

Alors certes, cette Parole qui me met en chemin, qui m'empêche de m'arrêter, qui me bouscule et m'interpelle m'a séduit et peut être que c'est parfois un peu pénible, mais pour tout cela, pour cette possibilité de lire, de m'interroger, de questionner de dénoncer, pour cette possibilité de proclamer et d'accueillir même le sarcasme, ou la caricature, pour cette possibilité de me tromper et de recommencer, pour cette liberté qui réjouit mon être, cette parole je ne peux pas la renier, je ne peux pas la contenir.

Alors je suis bienheureuse, car tu m'as séduit Seigneur et je me suis laissée séduire.

Culte synodal du dimanche

Celui qui ne se prenait pas pour la queue d'une poire... Actes 5/1-11

Vous ne trouvez pas qu'il y a des textes comme ça dans la Bible qui refroidissent franchement ? (oui, je sais c'était facile...) Nous voici face au décès brutal de deux personnes, un homme, une femme, un couple confronté par Pierre à leur péché ! Que faire d'un tel texte ? Comment l'entendre et le recevoir ! Est-il la dénonciation du mensonge ? La mise en garde de l'attrait du paraître ? Car nous le voyons bien ici, ce qui pousse Ananias et Zaphira à mentir sur le solde de leur terrain, c'est bien le besoin de paraître. Paraître bon, paraître généreux, paraître dans une communauté où le partage des biens se fait dans un souci non d'égalité mais d'équité, dans un idéal d'écoute selon les besoins, dans un respect de chacun. Et cette communauté n'attend pas que ses membres vendent leur bien pour tout donner, elle ne demande rien, elle reçoit ce que chacun donne spontanément.

Mais voilà... il n'y a rien de nouveau sous le soleil : en tout temps l'être humain cherche à paraître sous son meilleur jour, en tout temps il tente par ses propres moyens de se faire un nom, de graver son existence dans la mémoire des autres, afin qu'il se sente briller dans la sienne. En tout temps, l'être humain aspire à un minimum de reconnaissance, même s'il sait que l'inflation de l'ego est une porte ouverte à la toute-puissance qui à chaque fois, lui fait confondre la joie d'être aimé avec la soif d'être adulé...

Cela me fait penser à ces courses aux followers que les instagramers, youtubers et facebookers se créent. Ce flux d'émotion bouleversant d'être approuvé par une communauté d'internaute invisible, et pourtant parfois massive ! ou ce même flux d'émotion devant une absence de commentaires ou pire des commentaires destructeur, moqueurs qui conduisent l'auteur à un s'auto-blamer, s'auto-disgracier... Puis ce besoin de se rattraper, pour des abonnés à qui il ne doit pourtant rien, de faire mieux, de se surpasser, ce besoin de contrôler, de voir remonter sa quote de popularité, cette frénésie d'y arriver...

Paraître... Quand on songe à tout cela, à cette façon de vivre qui fascine et en même temps dévoile la fragilité humaine, nous comprenons bien la réaction de Pierre ! Chercher à paraître par tous les moyens est absolument mortifère. Pour soi, et pour les autres ! Cela ouvre la porte à tout ce qui peut détruire, tel que le mensonge à soi et aux autres ou la violence contre soi ou les autres. Dans le désir de paraître se glisse le besoin d'être puissant, d'être puissamment regardé, alors que ce qui fait vivre est peut être seulement d'être aimé.

Dans une communauté comme celle de Pierre, dans une communauté qui s'est construite à la suite d'une parole de libération, une parole d'évangile qui rapporte ce grand amour dont chacun dispose, en trouver deux qui tentent de justifier eux-mêmes de leur existence, qui tentent de maîtriser ce que les autres peuvent penser d'eux, qui tentent de passer pour des bons, pour des généreux quitte à mentir à l'ensemble des personnes et à l'apôtre, cela est absolument insupportable !

Alors il a raison ce Pierre de dénoncer ainsi Ananias et Zaphira ! Il a raison de dénoncer leur combine. Lui qui a lâché ses filets de pêcheur pour se mettre à la suite de Jésus, lui qui l'a suivi sur tous les chemins, lui qui a été au bénéfice de sa parole, lui qui le premier reconnaît en cet homme de Nazareth le Christ et qui fait dire à ce dernier : « tu es Pierre et sur cette pierre ... je bâtirais mon église ».

Pourtant, n'est-ce pas ce même Pierre qui par trois fois a renié Jésus et menti affirmant avec force et conviction qu'il ne le connaît pas, qu'il n'est pas l'un de ceux qui l'ont suivi ? N'est-ce pas ce même Pierre qui sur la montagne de la transfiguration cherche à figer cet instant de grâce, n'est-ce pas ce même Pierre qui ne comprend tellement rien à la mission de Jésus alors qu'il est au bénéfice de sa parole 24h/24 qu'il en refuse la mort ? Ce même Pierre à qui Jésus dit : arrière de moi satan, tu es pour moi cause de chute...

Peut-être que Pierre, ce fameux Pierre -qui est même reconnu comme Saint par certain- devrait d'abord regarder la poutre qui est dans son œil au lieu de contempler la paille qui traîne dans celui des autres... Peut-être que Pierre dans son idéal d'une communauté fondée sur l'évangile a oublié l'essentiel : Jésus n'est pas venu pour les justes mais pour les injustes. Peut-être que Pierre a oublié que derrière toute organisation, toute institution, toute communauté, il y a des hommes et des femmes avec leurs faiblesses et leurs forces et que cela fait la force de toute entreprise humaine.

Face à Ananias et Zaphira, il me semble que l'apôtre est bien mal placé pour parler ainsi. A chercher une communauté parfaite dans laquelle il n'y a pas de place pour ceux qui ne sont pas parfaits, à juger sur des critères pas forcément arbitraire mais sans appel, voici qu'il tombe dans ce qu'il dénonce. Il tombe dans le piège de défendre et privilégier le salut ou l'honneur d'une organisation au lieu de regarder à l'humain. Il tombe dans le besoin de paraître, le besoin d'exister, le besoin d'être à la tête d'une communauté parfaite, d'une communauté qui voudrait mériter ce : « voyez comme ils s'aiment » de Tertullien. Et dans ce besoin de perfection folie des grandeurs et de l'ego, il n'y a pas de place pour un Ananias, il n'y a pas de place pour une Zaphira. Pas de place pour eux dont les prénoms signifient respectivement la grâce et la beauté.

A l'issue de ces quelques réflexions, et pour nous aujourd'hui, réunis ici dans ce mémorial du camp des milles, j'ai envie de dire deux choses :

La première : que nul, pas même Pierre ne peut se proclamer juge de la foi, de l'investissement ou de l'engagement d'autrui. Nul, pas même Pierre ne peut se donner le droit d'examiner la façon dont autrui vit sa relation à Dieu, à ce Dieu révélé par Jésus de Nazareth. Nul pas même Pierre ne peut se réclamer d'une lecture juste de la Parole. Et ce texte va même plus loin puisqu'il montre que lorsqu'un être humain se croit garant d'une volonté ou d'un principe quelconque, fût-il de Dieu, il porte avec lui une seule chose : la mort.

La seconde : une communauté parfaite n'existe pas. Et plus que cela, il convient même de s'en prémunir. L'histoire humaine le montre bien d'ailleurs, à chaque fois qu'une communauté qu'elle soit religieuse, politique ou idéologique, a tenté de vivre dans la perfection, dans une pureté originelle fantasmée, elle s'est transformée en dictature où la peur et l'angoisse ont chassé la joie, où l'aspiration à vivre a été annihilée, et la dignité bafouée.

A nous, qui sommes réunis pour partager une vie d'église, recevons-le comme une bénédiction : une église parfaite n'existe pas ! Accepter une diversité d'opinions, d'expression, accepter une multitude de lecture communautaire ou individuelle, c'est refuser l'amour de l'unique, c'est lutter contre un monde de clone. Il n'y a pas d'église idéale constituée de croyants parfaits, il n'y a à la suite de Jésus qu'une poignée d'hommes et de femmes plus ou moins bons et qui ont en commun d'être portés par la même espérance. Malgré leurs imperfections, ils apportent une certaine grâce et une certaine beauté. Et cela reste une bonne nouvelle !